

L'été sera indien

Autor(en): **Adate, Vincent**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Films : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): - **(2002)**

Heft 8

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-931245>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



«Mirch Masala» de Ketan Mehta

L'été sera indien

A l'instigation de sa directrice Irene Bignardi, férue de cinéma indien, le Festival de Locarno nous convie en trente-deux films, composant la rétrospective Indian Summer, à une exploration passionnante des vingt-cinq dernières années de production de l'ultime pays où le cinéma est encore roi.

Par Vincent Adatte

Souvenez-vous... L'année passée, près de six mille spectateurs sont restés rivés sur les sièges monacaux de la Piazza Grande pour assister à un match de cricket incompréhensible projeté sur écran géant. Produit typiquement «bollywoodien» (une contraction de Bombay et Hollywood qui veut tout dire!), «Lagaan» d'Ashutosh Gowariker remportait haut la main le Prix du public, malgré une durée «inhumaine» de 3 h 40... Peu après, «Le mariage des moussons» («Monsoon Wedding») de Mira Nair décrochait le Lion d'or de la 58^e Mostra de Venise. L'Inde séduirait-elle enfin le public occidental (et la critique)?

Le Festival de Locarno a pris sur lui de vérifier cette hypothèse réjouissante en mettant sur pied une rétrospective (tenant plutôt du panorama). Elle embrasse plus de vingt-cinq ans de cinéma indien (1975-2002) avec trente-deux films représentatifs de la diversité (et de la qualité) du 7^e art *made in India*, lequel ne se résume de loin pas aux seules fantaisies «bol-

lywoodiennes», «où les pauvres changent de costumes entre chaque couplet», selon le romancier Shashi Tharoor, auteur d'un très polémique *Show Business* qui brocarde l'usine à rêves sise à Bombay (qu'il faut, soit dit en passant, appeler désormais Mumbai).

Quand Bollywood pique du nez

Paradoxalement, ce coup de projecteur tombe au moment où Bollywood pique un peu du nez. Fort de son très nombreux public (5 milliards de spectateurs continuellement appâtés par plus de 750 revues spécialisées), l'industrie de ce que l'on nomme à Bombay le «All India Film» (le film pour toute l'Inde) continue à usiner quelque 700 productions par année qui en font toujours le premier pays producteur de films de la planète cinéma... Le hic, c'est que la plupart de ces aimables et très coûteux divertissements font des flops assez retentissants et ne sont plus rentabilisés, à la vive inquiétude du million de personnes qui travaillent dans le milieu cinématographique. Cette désaffection du public le plus cinéphile du monde est due à l'invasion longtemps différée de la télé, qui met en péril un circuit de salles certes démesuré: plus de 14 000 cinémas sont actuellement exploités en Inde. Mais avant tout, elle est à mettre au compte de la paresse des producteurs qui peinent à renouveler la formule autrefois gagnante du produit estampillé Bollywood. En atteste le succès phénoménal de «Lagaan», puisqu'il s'agit précisément d'une tentative réussie de renouvellement du genre. A l'instar

d'Hollywood, Bollywood est condamné à réduire ses coûts de production pour espérer survivre, notamment en tentant de baisser les salaires astronomiques de stars divinisées depuis belle lurette par le public – lesquelles ont dès lors beau jeu de crier au blasphème!

La réalité n'existe pas

Malgré son déclin relatif, la comédie musicale *made in Bollywood* continue d'attirer des foules en délire. A de rares exceptions près, les œuvres qui ont le souci du réalisme ne font guère recette. Des cinéastes aussi prestigieux que Satyajit Ray, Mrinal Sen ou Shyam Benegal ont été violemment attaqués par les médias pour avoir osé regarder la misère. Comment expliquer ce fol engouement pour des productions qui semblent à ce point déconnectées de la réalité, doublé du rejet sans appel de films qui pourraient pourtant être libérateur? Tous les indianistes dignes de ce nom vous le martèleront: en Inde, bien plus qu'ailleurs, seul le mythe importe; la réalité n'a aucune valeur et

ne vaut donc guère la peine d'être filmée! Comme Youssef Ishaghpour l'a écrit dans un essai pénétrant sur Satyajit Ray, «voir la misère et ne pas en mourir, c'est un luxe que les misérables ne peuvent pas se payer». Le cinéma d'inspiration réaliste touche donc surtout une certaine bourgeoisie aisée et éclairée qui se voit contrainte de supporter (et parfois d'aimer) un spectacle du réel corroborant ses opinions progressistes.

Le 7^e art made in India ne se résume de loin pas aux seules fantaisies «bollywoodiennes», «où les pauvres changent de costumes entre chaque couplet», selon le romancier Shashi Tharoor

Tamil, telugu ou kannara

L'un des grands mérites de la rétrospective Indian Summer consiste surtout à mettre l'accent sur ces films «régionaux» qui, en règle générale, ne trouvent pas leur public en raison d'une approche réaliste très éloignée des charmantes outrances «bollywoodiennes». Par souci d'authenticité, leurs auteurs ont souvent renoncé à tourner en hindi, qui est pourtant la langue de contact dans tout le sous-continent indien, et donc la clef de tout succès cinématographique. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si la plupart des superproductions tournées à Bollywood sont parlées ou doublées en hindi (alors même qu'on s'exprime plutôt en marathi, gujarati ou punjabi à Bombay). En faisant parler leurs acteurs urdu,

Chicca Bergonzi,
responsable des
Léopards de demain



tamil, malayalam, bengali, telugu, kannara ou assamais, les Nirad Mohapatra, Narsing Rao ou autres Rajiv Menon semblent démontrer qu'ils ont perdu tout espoir (ou presque) de rentabiliser leurs films.

Dasgupta, Aravindan, Gopalakrishnan et les autres

A côté de somptueuses «bollywooderies» mémorables mais nullement méprisables comme «Umrao Jaan» (1981) de Muzzafar Ali ou «Mr. India» de Shekhar Kapur (1987), le spectateur pourra (re)découvrir plusieurs films clefs du courant réaliste, dont «Le piège à rats» («Elipathayam», 1982, Kérala) d'Adoor Gopalakrishnan, «L'homme tigre» («Bagh Bahadur», 1988, Bengale) de Buddhadeb Dasgupta, «Veedu» (1987, Tamil Nadu) de Balu Mahendra ou encore l'incontournable «A la recherche de la famine» («Aakaler Sandhaney», 1980, Bengale) de Mrinal Sen. Outre le passionnant «Donkey in a Brahmin's Village» («Agrahartil Kazhutai», 1977, remake urdu du «Au hasard Balthazar» de Bresson) de John Abraham, la vision (au sens halluciné du terme) de «Mascarade» («Marattam», 1988) du regretté G. Aravindan (1935-1991) est des plus recommandées... Une manière de «Rashomon» kéralais magnifié par les danses *kathakali* et *mohiniyattam*! ■

Léopards de demain

Australie et Nouvelle-Zélande

Responsable de la section courts métrages des Léopards de demain, Chicca Bergonzi dévoile la cuvée 2002.

Propos recueillis par Rafael Wolf

Après l'Europe, la monographie honore l'Australie et la Nouvelle-Zélande...

C'était intéressant de mettre en valeur, pendant près de sept ans, la production des pays européens les plus importants. Mais il était temps de révéler la richesse du cinéma australien et néo-zélandais. A la fois à travers une rétrospective de 41 films signés par de grands noms (Philip Noyce, Peter Weir, George Miller, Alex Proyas, Jane Campion) et aussi une compétition de 26 courts métrages, dont beaucoup proviennent de l'école de Sydney, l'une des plus intéressantes au monde. On peut d'ailleurs constater que les populations aborigènes et maoris commencent maintenant à accéder au cinéma et que même les Blancs racontent des histoires qui reviennent à ces racines originelles. ■

Le choix de cette monographie s'est-il vite imposé?

Cette année, le festival avait visiblement la vocation de voyager plus loin. On en avait aussi besoin. Pour moi, la confrontation à une réalité un peu plus complexe et encore inconnue était très importante. C'était un pari répondant à la nécessité de montrer qu'on pouvait faire autre chose.

Pour la compétition suisse, va-t-on découvrir de nouvelles tendances?

Il y a beaucoup de premières œuvres et de films de diplôme, mais peu de cinéastes reconnus. C'est une sélection très équilibrée, moitié francophone et moitié germanophone, ce qui est plutôt nouveau. C'est peut-être le signe d'un changement dans le paysage cinématographique de la Suisse. Concernant les films d'écoles, il y en a trois de Zurich, mais respectivement un seul de Genève et de Lausanne. Cela tombe bien, car le département cinéma et vidéo de l'école de Zurich fête cette année ses 10 ans, qui sont célébrés par un programme spécial hors compétition de huit courts métrages. ■

Bollywood aussi à Zurich

Pour ceux qui désireraient prolonger l'expérience «bollywoodienne», le Museum für Gestaltung de Zurich propose une exposition captivante portant notamment sur des rapports privilégiés que cette industrie cinématographique entretient avec la Suisse. En effet, depuis bientôt 40 ans (et pour la première fois avec «Sangam» de Raj Kapoor), certaines séquences de chansons et de danse sont tournées en terre helvétique, dont certains paysages montagneux rappellent les hauts plateaux du Cachemire. (lb) ■

«Bollywood – Das indische Kino und die Schweiz», Museum für Gestaltung, Zurich. Jusqu'au 8 septembre.

«Mr. India»
de Shekhar Kapur

